

Capitolo Generale OCist 2015

P. Mauro-Giuseppe Lepori, Abate Generale OCist

Conférence introductive

UN CHARISME QUI RÉGÈNÈRE

Chers Mère Abbessse et Pères Abbés Présidents,
Cher Père Procureur Général,
Chères Mères Abbesses, chers Pères Abbés, chers Mères et Pères Prieurs,
Chers membres du Chapitre Général,

Au début de ce Chapitre Général de l'Ordre Cistercien, il me tient à cœur avant toute chose de rendre un hommage filial à mes prédécesseurs qui nous ont quittés au cours de ces cinq dernières années pour rejoindre la maison du Père, l'Abbé Général Polycarpe Zakar, décédé le 17 septembre 2012 à Budapest, et l'Abbé Général Mauro Esteva, décédé le 14 novembre 2014 à Poblet. Tout l'Ordre leur doit beaucoup, et par notre prière nous voulons leur exprimer notre profonde reconnaissance. Aujourd'hui encore, l'Ordre vit de leur héritage comme de celui de leurs prédécesseurs – le 5 décembre prochain sera le 20^e anniversaire de la mort de Dom Sighard Kleiner qui a été pour moi un père plein d'affection – et j'ai pu constater durant ces cinq ans combien de traces visibles et invisibles ils ont tous laissées dans la vie de l'Ordre et de l'Église. Le 9 octobre nous célébrerons une Messe à leur mémoire.

Il y a aussi eu beaucoup de changements dans les rangs des membres du Chapitre Général. Nous souhaitons la bienvenue à tous les nouveaux Pères et Mères supérieurs! Deux Congrégations et quelques monastères ont malheureusement dû être supprimés. J'y reviendrai plus en détail dans ma relation sur la situation de l'Ordre.

Depuis le dernier Chapitre, nous avons aussi un nouveau Cardinal, Dom Orani João Tempesta, archevêque de Rio de Janeiro, ancien Abbé de S. José do Rio Pardo. Son successeur, Dom Edmilson Amador Caetano, nommé évêque de Barretos en 2008, est maintenant devenu évêque de Guarulhos, un grand diocèse lié à São Paulo. Mgr Bernard-Nicolas Aubertin, archevêque de Tours, nous rendra visite à la fin du Chapitre, le 17 octobre.

Avec ma conférence, j'aimerais provoquer une réflexion commune durant ce Chapitre Général et suggérer l'attitude et le désir appropriés nous permettant d'écouter avec attention les Présidents et tous les intervenants et dialogues que nous entendrons dans cette assemblée.

Reconnaissance, passion, espérance

Dans la lettre de préparation au Chapitre Général, le Conseil de l'Abbé Général a rappelé que ce Chapitre devait être vécu dans l'esprit du 50^e anniversaire de la promulgation du décret *Perfectae caritatis*, et en général du 50^e anniversaire de la clôture du Concile Vatican II. Il a dit que « l'Église nous invite à reprendre conscience de notre vocation à la suite du Christ 'sous la conduite de l'Évangile' (RB Prol 21) et sa dimension prophétique dans le monde actuel ».

De plus, il a invité les communautés à se rappeler les motifs de **gratitude** envers son histoire, à alimenter une **passion** pour le présent que nous sommes appelés à vivre, pour pouvoir regarder avec **espérance** vers l'avenir, quel qu'il soit, comme le Saint Père le demande dans sa lettre au début de l'année de la Vie Consacrée.

La lettre du Conseil a aussi suggéré aux communautés de méditer sur leur propre chemin à la lumière de l'épisode évangélique des disciples d'Emmaüs (Lc 24,13-35).

Dans la convocation au chapitre Général j'ai écrit : « Le prochain Chapitre Général se déroulera en pleine Année de la Vie Consacrée, et c'est une occasion précieuse pour le vivre avec disponibilité au Saint Esprit, afin que cette rencontre fraternelle de tous les Supérieurs favorise dans l'Ordre la communion, la solidarité, la connaissance réciproque, la fidélité à notre charisme et à notre mission, et aussi notre conversion sincère en suivant Jésus Christ à la lumière de l'Évangile. »

J'ai aussi demandé aux Présidents de tenir compte, dans leurs relations, de la *Lettre Apostolique du Pape François à tous les consacrés à l'occasion de l'Année de la Vie Consacrée* du 21 novembre 2014, et de se concentrer sur le thème de la vie communautaire et de la prière dans les communautés, en parlant sincèrement de la réalité vécue, sans se limiter à des statistiques ou à des idéalizations.

Tout cela peut paraître beaucoup, peut-être trop, mais en réalité tout tourne autour d'un thème essentiel et exprime une préoccupation essentielle qu'on pourrait résumer par le désir que ce Chapitre Général puisse vraiment être ce pour quoi il a été conçu à l'origine du mouvement cistercien, c'est-à-dire une assemblée de pasteurs qui se retrouvent comme des frères et des sœurs pour partager les joies et les souffrances de leur ministère ; pour trouver une aide pour leur mission et la mission de leurs communautés dans l'expérience de la communion ; pour puiser aux sources du charisme dans lequel nous sommes appelés à suivre et servir le Christ et son Règne. C'est ce que nous propose St-Benoît dans le Prologue de sa Règle : « Ceignons donc nos reins de la foi et de la pratique des bonnes oeuvres; sous la conduite de l'Évangile, avançons dans ses chemins, afin de mériter de voir Celui qui nous a appelés dans son royaume » (RB Prol 21).

Nous devons donc nous aider à faire un chemin de foi sur lequel notre vie, la vie de nos communautés, puisse effectivement suivre le Christ, illuminés et guidés par sa Parole, par l'Évangile, animés par le désir de « voir Celui qui nous a appelés dans son royaume », animés par le désir de voir le Christ, non seulement dans son Règne futur mais ici et maintenant, animés par la passion de nous tenir en sa

présence, de le reconnaître présent comme lumière et fondement de notre chemin, de tout ce que nous vivons et faisons.

De Jérusalem à Emmaüs

N'est-ce pas l'expérience des disciples d'Emmaüs ? Quand ils marchaient avec Jésus qui leur expliquait les Écritures, au fond, ils commençaient à le suivre « sous la conduite de l'Évangile ». Et cela faisait grandir dans leur cœur une passion mystérieuse : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ? » (Lc 24,32).

Si l'Église nous invite à raviver en nous la gratitude, la passion et l'espérance, il est clair que nous devons avoir l'humilité de nous laisser conduire par l'Église et par l'Ordre, par St-Benoît, par les pères et les mères cisterciens, et aussi par le rappel du Pape François et de ses prédécesseurs, à renouveler l'expérience des disciples d'Emmaüs. Mais quelle est l'expérience des deux disciples d'Emmaüs ? Que la passion, l'espérance et la gratitude ne sont pas des sentiments que nous pouvons nourrir nous-mêmes, seuls, et non plus entre nous, avec nous compagnons de route. Entre les deux, les disciples d'Emmaüs ne faisaient qu'entretenir le découragement, la déception, la tristesse, le désespoir.

Comme elle est grande, la miséricorde de Dieu qui vient nous chercher justement dans cette situation ! Nous ne pouvons le nier : tant de communautés, tant de moines et de moniales vivent leur vocation avec ces sentiments négatifs ; et souvent, nous ne faisons autre chose que d'entretenir ces sentiments négatifs. C'est pourquoi, quand l'Église nous demande de vivre notre vie consacrée avec gratitude, passion et espérance, nous comprenons que nous avons besoin d'une conversion, d'un renouvellement intérieur et entre nous. Il ne suffit pas de se dire : à partir de maintenant, je ne serai plus découragé, déçu, triste et désespéré ! À partir de maintenant je serai plein de gratitude, de passion et d'espérance ! Dans le christianisme, le volontarisme ne fonctionne jamais, il n'obtient jamais le résultat souhaité. Nous avons besoin d'être rejoints par le Christ ressuscité, de nous laisser corriger par Lui (« Esprits sans intelligence ! Comme votre cœur est lent à croire tout ce que les prophètes ont dit ! » Lc 24,25), et de marcher avec Lui qui nous parle et nous annonce l'Évangile. Nous avons besoin de cette surprise, de cet événement surprenant, imprévu, que nous ne pouvons fabriquer.

Je pense que nous devons nous imaginer tout le tableau de notre vie : la communauté, la liturgie, la pastorale, la formation, tout ce qui assure normalement notre vocation cistercienne, comme une reproduction de cette route de 60 stades ou 7 milles ou 11 kilomètres qui sépare Jérusalem d'Emmaüs. La fidélité à la Règle, à notre charisme, à la vocation de notre communauté nous met sur cette route, à telle date, à telle heure à laquelle Jésus veut nous rencontrer et marcher avec nous. C'est toujours la surprise quand Jésus nous rencontre, quand Il nous parle, quand Il se manifeste à nous. Mais il y a une fidélité qui nous dispose à cette expérience,

qui nous ouvre à ce don du Ressuscité. Alors, la passion, l'espérance et la gratitude nous sont données, sont grâce.

Le Chapitre Général aussi, comme chaque moment de rencontre entre nous, devrait être vécu comme une présence sur cette route où nous croyons avec toute notre foi que le Christ veut nous rejoindre, nous accompagner, nous parler, se révéler à nous, pour nous remplir d'une passion, d'une espérance et d'une gratitude que nous ne réussirons jamais à produire en nous et dans les autres. C'est comme si nous nous tenions au Cénacle dans l'attente de la Pentecôte parce que la passion, la gratitude et l'espérance que Jésus veut nous communiquer, c'est l'Esprit Saint

Un renouvellement toujours nouveau

C'est de cette manière que nous devons aussi penser au renouveau et à la réforme à laquelle le Concile nous invite depuis 50 ans. Les réformes mises en place immédiatement après le Concile nous ont peut-être trop donné l'impression d'y être arrivés, d'être « renouvelés ». C'est une illusion de croire que l'Église et les Ordres comme chacune de nos vies puissent se renouveler une fois pour toutes. Le vrai renouveau chrétien est le fruit d'une continuelle conversion, d'un continuel discernement pour suivre Jésus Christ avec la nouveauté qui vient de Lui. Le vrai renouveau est le retour quotidien, de chaque jour, au « premier amour » que Jésus demande à l'Église d'Éphèse dans l'Apocalypse (2,4). Le renouveau n'est jamais formel. S'il s'arrête dans la forme, il vieillira rapidement, car ce ne sont pas les formes qui régénèrent, qui donnent la vie, mais la vie qui renouvelle les formes.

Le renouveau ou la réforme dont nous avons toujours besoin sont parfaitement illustrés par l'expérience des deux disciples d'Emmaüs. Le renouveau ou la réforme viennent de la rencontre avec le Christ, de l'écoute du Christ. Le vrai renouveau substantiel de l'Église vient toujours de l'Eucharistie que nous ne devons pas seulement vivre et célébrer durant la Messe, mais qui doit être une dimension permanente de notre existence, le centre, la source de nos communautés qui doit nous nourrir par la communion de la liturgie, la communion de vie, de fraternité, de travail que nos monastères devraient toujours cultiver. C'est comme cela que saint Benoît a pensé le monastère et la vie monastique.

Depuis peu je me rends compte que le vrai renouvellement, la vraie réforme dont nous avons besoin est donc une *régénération* ; nous avons besoin d'être engendrés toujours à nouveau par Dieu le Père à travers le Fils et le Saint Esprit. Les disciples d'Emmaüs ont fait l'expérience d'une nouvelle naissance à la vie passionnée, reconnaissante et pleine d'espérance grâce à la rencontre avec le Christ.

Quand nous parlons de « charisme », nous devons penser à cette possibilité de régénération. Le charisme, notre charisme, le charisme monastique, bénédictin, cistercien est cette réalité mystérieuse qui donne à une famille religieuse de

pouvoir toujours être régénérée dans sa vocation, dans son identité, dans sa vitalité. Le charisme ne renaît pas parce que nous sommes nombreux, parce que nous sommes jeunes, parce que nous sommes actifs, quand nous sommes admirés, mais quand nous revivons l'expérience de renaître à la nouveauté de suivre le Christ, de vivre avec Lui, de participer à sa mission ; cette nouveauté qui a investi et animé nos fondateurs et tous les reformateurs le long des siècles. Celui qui accepte de renaître du charisme devient lui-même capable de faire naître, de susciter dans les autres la vie et la vocation qui ont allumé le feu dans son cœur. Alors l'Ordre avance, se transmet, traverse les siècles, pénètre les cultures en devenant toujours plus riche en expériences et en nouveaux champs de mission. Alors l'Ordre annonce l'Évangile à travers ses œuvres d'accueil, ses œuvres éducatives et pastorales, mais aussi par la vie cachée d'un monastère cloîtré.

Après que le Ressuscité s'est manifesté aux disciples d'Emmaüs en rompant le pain, manifestation aboutissante de tout un processus de manifestations qui commence quand Jésus marche et parle avec eux sans être reconnu, les deux disciples courent à Jérusalem, avec une énergie toute renouvelée par cette rencontre avec Jésus, pour annoncer Sa résurrection, Sa présence régénératrice dans leur vie et dans le monde. Voilà une belle image de la vraie réforme de l'Église et de l'Ordre, de nos communautés : la capacité et la passion d'annoncer le Christ, passion qui se nourrit de la rencontre avec Lui dans le don gratuit qu'Il nous fait de pouvoir le rencontrer, l'écouter, le voir.

Appelés à manifester plutôt qu'à paraître

Cette annonce est humble, elle ne craint pas de montrer ses propres faiblesses, son peu de foi. Si l'Évangile de Luc raconte que Jésus a reproché aux deux disciples leur manque d'intelligence et leur lenteur de cœur (c'est-à-dire leur tiédeur dans la ferveur, dans l'affection, dans la piété), c'est certainement pas Jésus qui a raconté cela à Luc mais les disciples eux-mêmes. Humblement ils ont raconté l'événement, préoccupés davantage de manifester le Christ que leurs qualités, leur intelligence, leur ferveur. Ils auraient pu rentrer fiers et orgueilleux de compter parmi les premiers témoins de la Résurrection, d'avoir été prédestinés à vivre l'une des apparitions les plus importantes et les plus longues de Jésus après sa mort sur la croix. Mais au contraire, ils sont bien conscients et ne le dissimulent pas que c'est justement parce qu'ils sont plus lents d'intelligence et de cœur que les autres que le Christ dans sa miséricorde leur apparaît tout de suite et leur accorde tant de temps.

C'est de cette manière que nous devrions toujours penser à notre vocation, à la grâce que nous avons reçue de vivre en cheminant avec le Christ toute la journée, en écoutant abondamment sa Parole, de pouvoir le voir chaque jour dans l'Eucharistie. Ce n'est pas parce que nous serions meilleurs que les autres, mais parce que nous sommes plus sots et plus lents de cœur que les autres. C'est précisément comme cela que le Christ veut faire de nous les instruments de sa manifestation à l'Église et au monde. À condition que nous continuions à marcher

avec Lui, à condition que nous persévérions à L'écouter jusqu'à ce que notre cœur brûle du désir de rester avec Lui : « Reste avec nous, car le soir approche et déjà le jour baisse » (Lc 24,29).

Quand je vois nos communautés les plus fragiles, nos communautés qui semblent toucher à leur fin, qui font l'expérience de baisser et qui disparaîtront peut-être bientôt comme le jour s'éteint au soir ; quand je vois combien elles s'agitent pour allumer des feux d'artifice, pour prolonger artificiellement le jour, je me demande : Si, au lieu de s'agiter tant, de s'attrister tant sur leur propre misère et fragilité, si elles profitaient de cette situation pour supplier avec insistance Jésus de rester avec nous ? La nouveauté chrétienne ne consiste pas en la suppression des limites humaines, de l'épuisement humain, en ce qu'il n'y aurait plus de soir, de coucher du soleil, plus de nuit. La nouveauté consiste en la volonté de Jésus de rester avec nous dans nos limites, dans l'évanouissement de nos forces et même de notre vie. Car Jésus est le Ressuscité, est celui qui a pénétré les ténèbres et la mort et les a vaincues avec la lumière et la vie qui sont en Lui, qu'Il est Lui.

Que c'est beau, quel beau spectacle nous offrent les communautés ou les personnes fragiles et humainement mourantes qui gardent la lampe du désir de l'Époux allumée, la lampe qui supplie l'Époux de venir à l'intérieur des limites de notre vie pour rester avec nous ! Elles auraient besoin de tant de choses, elles auraient besoin de vivre, d'aller bien, d'avoir plus de forces, de rajeunir. Et pourtant, ce qui l'emporte en eux n'est pas le désir de ces choses, souvent impossibles, mais le désir de l'Époux, le désir de la présence du Seigneur ! Ces communautés et ces personnes manifestent le Christ, manifestent le Ressuscité à l'Église et au monde même en disparaissant, en s'éteignant. Il n'y a pas de fécondité, de vitalité plus grandes que cela. C'est la fécondité des martyrs : mourir, oui, mais en manifestant le Christ !

Cette année, en la solennité de saint Bernard, en méditant sur l'évangile du sel de la terre et la lumière du monde, j'ai compris que notre vocation n'est pas de paraître mais de manifester. Quand nous mettons du sel dans la soupe insipide, personne ne dit : « Que ce sel est bon ! » mais « Que cette soupe est bonne ! ». Sans apparaître, le sel manifeste le goût des mets. Et la lumière nous permet de voir le paysage. Mais normalement, personne ne dit « Que cette lumière est belle ! » mais : « Que ce paysage est beau ! ».

Comme le sel, comme la lumière, nous ne sommes pas appelés et invités par le Christ à paraître mais à manifester Sa bonté et Sa beauté, à manifester la bonne saveur et la belle lumière du Christ. C'est comme cela que nous devons aussi comprendre l'importance de l'humilité dans notre charisme bénédictin-cistercien ; c'est comme cela que nous pouvons comprendre comment saint Bernard a vécu sa présence dans le monde de son temps. Il ne s'est pas demandé comment paraître, son souci était de manifester le Christ, la bonté et la beauté du Christ, et cette attitude lui a permis de rester moine au milieu du monde, au milieu de la foule, comme s'il était resté dans le silence et la solitude du monastère. Jésus doit

grandir et nous devons diminuer, et si nos forces, nos chiffres, nos capacités diminuent, la mission de manifester le Christ devient au fond encore mieux réalisable, plus facile, si nous acceptons de disparaître pour Le manifester, Lui, au lieu de nous lamenter continuellement que *nous* ne sommes plus visibles.

La splendeur de la charité

Il y a une manière de manifester le Christ dans les situations de fragilité et de précarité qui est très importante, aujourd'hui plus que jamais. Il serait cynique de se contenter de dire aux communautés mourantes : « Que c'est beau, que c'est beau, plus vous disparaissiez, plus vous manifestez le Seigneur ! ». Aussi parce que nous-mêmes, nous ne serions pas du tout enchantés de disparaître ainsi. Ce qui, par contre, est une manifestation authentique du Christ, c'est la communion, la solidarité, la compassion entre les membres de son Église et par conséquent entre les membres de notre Ordre ou de différents Ordres.

Je perçois un peu partout de très beaux exemples de cette solidarité. Et c'est parfois d'autant plus impressionnant et plus émouvant qu'il s'agit souvent de solidarité entre pauvres, entre situations précaires. C'est comme si nous assistions à la scène de la pauvre veuve de l'Évangile qui offre à Dieu tout ce dont elle a besoin pour vivre et pas le superflu comme les riches (Mc 12,41-44; Lc 21,1-4).

Il y a évidemment bien des signes de solidarité de la part de ceux qui vont bien et cela aussi nous remplit de gratitude. Surtout à l'intérieur des Congrégations on s'aide normalement beaucoup mutuellement. Souvent cette solidarité reste invisible parce que la main droite ne sait pas ce que fait la gauche, et c'est bien. Mais les communautés vraiment généreuses jusqu'au sacrifice manifestent silencieusement une gratitude surnaturelle qui rend le monde plus beau.

Dans une de nos abbayes du Brésil, je vois chaque jour à la messe tôt le matin une dame âgée avec son fils adulte mentalement et physiquement handicapé. Chaque fois la beauté de l'amour qui émane de ces deux personnes me frappe, l'amour de cette maman et l'attitude du fils, sûr d'être aimé. Un jour j'ai découvert que cette femme n'était pas la mère biologique de ce fils, qu'à la naissance de cet homme, sa vraie mère l'avait refusé à cause de son handicap ; cette femme était alors infirmière dans cet hôpital, elle a pris ce bébé handicapé à la maison, elle qui avait déjà quatre enfants, et depuis plus de trente ans, elle le soigne et l'aime sans se ménager. Quand j'ai réussi à lui parler, elle me disait qu'elle rendait grâce à Dieu tous les jours pour le don de ce garçon qui était la joie de sa vie. Cette histoire m'a ému mais aussi rempli de contrition, car moi qui suis religieux, moine, prêtre, abbé, je n'ai jamais fait un choix aussi radical de l'amour du Christ. Et quand je rencontre ou je vois des communautés ou tel moine, telle moniale, même des jeunes, je constate que domine souvent la recherche de ses propres intérêts, du propre confort. Il y a là plus le désir de prendre que de donner, de profiter des personnes et des situations que de se sacrifier soi-même pour quelque chose de plus grand, pour un amour plus grand que notre cœur, que nos forces, nos biens, notre temps.

Mais Jésus a justement admiré la pauvre veuve et l'a montrée en exemple à ses disciples, parce que ses disciples, ses apôtres ressemblaient plus à nous qu'à cette pauvre veuve ou à cette femme que j'ai rencontrée au Brésil ou tant d'autres personnes qui se sacrifient dans l'amour et le service dans les familles, dans les situations de « périphérie », sans que quelqu'un s'en rende compte, sans faire les gros titres, et cette beauté se trouve aussi dans la vie cachée des monastères.

Au courant de ces cinq années j'ai pu découvrir, dans ma fonction d'Abbé Général, tant de sainteté dans nos monastères, fruit d'une longue fidélité, d'une longue vie de conversion, de petits pas de conversion à travers chutes et recommencements. Quel amour, combien de sacrifices cachés j'ai vus et je vois chez les supérieurs des communautés ! Personne ne s'en aperçoit, personne ne pense au sacrifice de leur constante préoccupation et sollicitude pour leurs frères et sœurs. C'est comme si c'était normal, comme si cela allait de soi que les pasteurs donnent continuellement leur vie pour les brebis, supportant les humeurs, les crises, les agressivités, les caprices. Et si quelque chose va mal, c'est toujours leur faute parce qu'ils ne sont pas assez bons ou assez sévères, parce qu'ils corrigent trop ou pas assez... Je pense que d'une manière ou d'une autre, vous faites tous cette expérience. Et pourtant, ce ne sont pas les pasteurs qui se lamentent le plus quand je visite les communautés. Bien au contraire : ce sont justement eux qui ne se plaignent pas, qui assument, qui supportent. Et c'est bien car c'est cela, la charité, et la charité édifie toujours. Mais il est d'autant plus important qu'au moins entre pasteurs nous nous aidions à porter le poids avec joie, avec confiance en Dieu, sans tomber dans l'isolement qui étouffe en nous la joie de servir le Seigneur. Personnellement je regrette de ne pas être assez proche de tous les supérieurs, de ne pas avoir assez de temps et de disponibilité pour eux. Je vois que je devrais accorder davantage la priorité à cette tâche qu'à d'autres aspects de mon ministère, et pour cette raison, je devrais être mieux assisté et déchargé d'autres engagements moins pastoraux.

Tout de même, je constate avec gratitude envers Dieu que la fraternité grandit entre les monastères, même au-delà des frontières des Congrégations ou même des Ordres. Plus on sent la nécessité d'être accompagné et aidé, moins on s'arrête aux différences formelles, juridiques ou de convenance. Je pense que l'avenir de la vie consacrée, comme d'ailleurs celui de la société civile, sera toujours plus caractérisé par des collaborations gratuites, spontanées, au niveau de la proximité spatiale et culturelle, mais aussi par l'affinité de la manière de concevoir et de vivre la vocation. Cela n'appauvrira pas l'identité des divers Ordres ni celle des différentes Congrégations, si ces structures sont au service des communautés et de leurs membres et pas seulement des palissades entourant des espaces de pouvoir ou de possession que l'on ne veut pas partager parce qu'on ne veut pas les perdre. Mais quand une structure ecclésiale ne sert plus la vie, ne sert plus la communion et la gratuité sans calcul, la structure mourra tôt ou tard comme un fruit qui sèche de l'intérieur jusqu'à ce que la coque éclate et révèle le vide intérieur.

« Le temps est supérieur à l'espace »

Dans ce sens, la réflexion du Pape François dans l'exhortation apostolique *Evangelii gaudium* au sujet de la supériorité du temps sur l'espace me semble fondamentale pour notre méditation et pour nos échanges de ces jours du Chapitre Général. Le Pape écrit :

« Le temps est supérieur à l'espace. Ce principe permet de travailler à long terme, sans être obsédé par les résultats immédiats. Il aide à supporter avec patience les situations difficiles et adverses, ou les changements des plans qu'impose le dynamisme de la réalité. Il est une invitation à assumer la tension entre plénitude et limite, en accordant la priorité au temps. (...) Donner la priorité à l'espace conduit à devenir fou pour tout résoudre dans le moment présent, pour tenter de prendre possession de tous les espaces de pouvoir et d'auto-affirmation. C'est cristalliser les processus et prétendre les détenir. Donner la priorité au temps, c'est s'occuper d'initier des processus plutôt que de posséder des espaces. Le temps ordonne les espaces, les éclaire et les transforme en maillons d'une chaîne en constante croissance, sans chemin de retour. Il s'agit de privilégier les actions qui génèrent les dynamismes nouveaux dans la société et impliquent d'autres personnes et groupes qui les développeront, jusqu'à ce qu'ils fructifient en évènements historiques importants. Sans inquiétude, mais avec des convictions claires et de la ténacité. (...)

Le Seigneur lui-même en sa vie terrestre a fait comprendre de nombreuses fois à ses disciples qu'il y avait des choses qu'ils ne pouvaient pas comprendre maintenant, et qu'il était nécessaire d'attendre l'Esprit Saint (cf. Jn 16, 12-13). La parabole du grain et de l'ivraie (cf. Mt 13, 24-30) décrit un aspect important de l'évangélisation qui consiste à montrer comment l'ennemi peut occuper l'espace du Royaume et endommager avec l'ivraie, mais il est vaincu par la bonté du grain qui se manifeste en son temps. » (*Evangelii gaudium* 222-225)

Cette attitude qui a le souci de lancer et d'accompagner des processus de vie, de croissance, de renouvellement plus que de conquérir des espaces de pouvoir, de contrôle, de domination, cette attitude est fondamentale aussi pour la vie d'un Ordre. C'est l'espérance avec laquelle nous pouvons regarder l'avenir qui y est en jeu. Les espaces de pouvoir sont des trésors que nous perdrons tôt ou tard, qui nous mettent en conflit avec d'autres conquérants d'espaces de pouvoir. Le souci de maintenir l'espace gagné, parfois même « volé » à un plus faible, nous mine intérieurement, mine les communautés, fait d'elles des meutes de loups plutôt que des troupeaux de brebis et d'agneaux guidés par le Seigneur.

Mais celui qui lance et nourrit avec foi un processus de vie et de communion appelé à grandir dans le temps, dont le fruit dépend plus de Dieu que de nous, celui-là vit avec passion, mais sans peur et agitation. Il se réjouit de chaque petit signe de croissance, de chaque bourgeon qui s'épanouit, de chaque pas en avant du troupeau, même d'un tout petit pas. L'espace infini n'existe pas. Par contre, le

temps touche à chaque instant l'éternité et se déverse totalement dans l'éternel comme un fleuve dans la mer.

À l'occasion de chaque voyage, de chaque visite, de chaque visite canonique je vois que ce ne sont jamais les soi-disant grands succès qui donnent espérance et paix ; ils sont comme des espaces conquis sur des champs de bataille qui laissent plus de morts que de vivants. Ce qui donne espérance et paix, ce sont les petits signes d'un processus de vie, de conversion, de régénération qui progressent dans le temps. Ce sont comme des graines qu'on voit tomber dans la terre et qui nous donnent l'espoir de voir, avec le temps, croître une plante, qui nous donnent rendez-vous avec les progrès que Dieu opère dans le secret de la terre. « Il en est du règne de Dieu comme d'un homme qui jette en terre la semence : nuit et jour, qu'il dorme ou qu'il se lève, la semence germe et grandit, il ne sait comment. D'elle-même, la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, enfin du blé plein l'épi » (Mc 4,26-28).

Pour nourrir avec foi, espérance et charité les processus de vie dans le temps, il n'est pas nécessaire d'être fort. Même une petite communauté de personnes âgées peut discerner les signes d'un progrès vers l'éternité : un Frère, une Sœur de caractère difficile ou angoissé qui devient serein avec les années ; ou quelqu'un qui porte avec patience son infirmité ; ou la charité fraternelle dont témoignent les soins ou simplement la présence auprès d'une personne seule ; le sourire que les gens de dehors viennent chercher... et souvent ils ne veulent que cela.

Plus on devient fragile, plus il devient fondamental de cultiver une sensibilité attentive aux petits signes de l'avènement du Règne de Dieu au milieu de nous. C'est souvent la fragilité qui nous rend plus attentifs à ces signes. Mais il est important que ceux qui ne sont pas fragiles, ou ne le sont pas encore, se laissent enseigner par ceux qui le sont à apercevoir les signes du Règne de Dieu. Car si nous méditons sur l'Évangile, nous verrons que les vrais signes du Règne de Dieu sont toujours petits, sont toujours de petites graines qui nous demandent de croire et nous poussent à espérer. J'aimerais que, dans notre Ordre, il y ait plus de sensibilité pour la prophétie des petits signes de vitalité de notre charisme. Aussi dans les communautés plus nombreuses et plus fortes, le charisme vit souvent dans les personnes et gestes peu visibles et qui, en réalité, portent tout, transmettent la vitalité à tous. Les disciples d'Emmaüs ont reconnu de Ressuscité au simple geste de rompre le pain : « Quand il fut à table avec eux, ayant pris le pain, il prononça la bénédiction et, l'ayant rompu, il le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards » (Lc 24,30-31). Un simple geste de prière et de partage quotidien : c'est cela, le vrai signe de la présence vivante et continuelle du Ressuscité ; c'est cela, la vraie manifestation du Christ dans l'Église et pour le monde. Et si Jésus disparaît au regard des deux disciples, c'est précisément pour qu'ils deviennent eux-mêmes le signe de sa présence, pour que eux-mêmes se fassent pain qui, dans la gratitude envers le Père, se laisse briser pour être donné aux autres comme signe que le Christ vit, qu'il est présent.

« Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent ». Je pense qu'entre nous aussi, aussi dans l'Ordre, dans nos communautés, aussi quand nous nous regardons entre différentes communautés, entre différentes cultures, observances et styles, nous devons demander à l'Esprit Saint la grâce eucharistique qui ouvre nos yeux pour reconnaître que partout, il y a des signes qui nous permettent de reconnaître le Christ présent parmi nous. Ce sont des signes qui nous remplissent de joie et de ferveur et nous donnent l'élan de courir pour annoncer à tous que le Christ est vraiment ressuscité et que nous l'avons reconnu quand il a rompu le pain.

Réunis pour « connaître les mystères du Règne de Dieu »

A la fin de la parabole du semeur, les disciples en demandent à Jésus la signification. Et avant de la leur expliquer, Jésus dit une chose mystérieuse que nous devons écouter, nous aussi, au début d'un Chapitre Général : « Ses disciples lui demandaient ce que signifiait cette parabole. Il leur déclara : À vous il est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu, mais les autres n'ont que les paraboles. Ainsi, comme il est écrit : Ils regardent sans regarder, ils entendent sans comprendre » (Lc 8,9-10).

Les mystères du Règne de Dieu. C'est justement pour connaître, comprendre cela, pour nous aider à connaître cela, que nous nous rencontrons durant ces jours. Si nous sommes ici seulement pour comprendre les problèmes du monde, ou les problèmes mondains de l'Ordre, ou pire, pour comprendre d'une manière mondaine les problèmes et les difficultés de l'Ordre, des communautés, alors nous perdrons notre temps, car tout ce que nous ferons, tout ce que nous discuterons et déciderons pendant ces jours se révélera stérile avec le temps. Tout ce qui ne nous fait pas connaître les mystères du Règne de Dieu est stérile et ne donnera aucun fruit, sera seulement gestion victorieuse ou perdante d'espaces de pouvoir et non le début d'un processus de vie et de fécondité dans le temps pour le Règne de Dieu. Connaître les mystères du Règne de Dieu parmi nous ne veut pas dire que nous devons faire une retraite spirituelle ou que le chapitre ne doit pas s'occuper de questions concrètes, de problèmes réels, quotidiens, humains. Car le Règne du Christ est « au milieu de nous » (Lc 17,21), il est une semence semée dans notre terre.

Toutes les paraboles sur le Règne de Dieu sont des paraboles de la vie concrète, humaine, réelle. Le Règne de Dieu est, en Jésus Christ, le règne de l'incarnation du Verbe de Dieu dans le monde, dans notre vie. Saint Benoît témoigne dans chaque chapitre de sa Règle d'un fort sens des mystères du royaume de Dieu et en même temps une perception aiguë du fait que ces mystères sont à l'intérieur de notre vie, incarnés dans notre réalité quotidienne, humaine, même de pauvres pécheurs. Tout au monastère est « *altaris vasa sacrata* – des objets sacrés de l'autel » (RB 31,10). Mais à condition qu'on regarde tout avec la foi en reconnaissant en tout et en tous les « mystères du Règne de Dieu ». Et au fond, le vrai mystère du Règne de Dieu, c'est qu'il est justement caché dans notre vie, dans notre vie quotidienne, dans nos communautés, dans nos relations entre nous.

Jésus lui-même l'a expliqué de cette façon aux pharisiens qui lui ont demandé : « Quand viendrait le règne de Dieu ? » Jésus répond : « La venue du règne de Dieu n'est pas observable. On ne dira pas : Voilà, il est ici ! ou bien : Il est là ! En effet, voici que le règne de Dieu est au milieu de vous ! » (Lc 17,20-21). Nous sommes toujours tentés d'attendre le Règne de Dieu comme une réalité future qui viendra. Ou bien de dire qu'il est ici, qu'il est là, là où *nous* le voyons, là où *nous* le plaçons. Souvent nous le plaçons là où cela nous arrange, où il justifie ce que *nous* pensons, ce que *nous* disons, ce que *nous* faisons. C'est encore une réduction à un « espace de pouvoir », de notre pouvoir. Jésus affirme que le Règne de Dieu est un mystère qui est déjà là, au milieu de nous, qu'il est déjà donné, que nous devons le chercher et le reconnaître au milieu de nous.

Pendant ces jours nous serons aussi tentés de penser ou de dire que le Règne de Dieu est ici, est là, surtout de notre côté, là où nous aimerions qu'il soit. Non, il est « au milieu de nous », il habite au milieu de nous, et nous pouvons le reconnaître seulement en le reconnaissant au milieu de nous, comme Jésus était au milieu des deux disciples d'Emmaüs.

Mais pour le reconnaître au milieu de nous, aussi au milieu de nos différences, aussi au milieu des sujets sur lesquels nous n'avons pas encore trouvé de consensus, aussi au milieu d'éventuels conflits entre nous, pour le reconnaître il nous faut la foi, nous avons besoin de cette grâce, d'un don de l'Esprit Saint, nous avons donc besoin de prier, de demander à Dieu pour tous et pour chacun la grâce de reconnaître les mystères du Règne que Jésus veut nous faire connaître.

Devant la divine Présence

À propos de la prière et particulièrement de la liturgie qui est un sujet important de ce Chapitre, et je suppose des relations que nous feront les Présidents, j'aimerais vous rendre attentifs à un aspect que je serais content d'approfondir ensemble. Au chapitre 29 de sa Règle, saint Benoît dit : « Partout nous croyons fermement que Dieu est présent et que les yeux du Seigneur considèrent en tout lieu les bons et les méchants. Mais surtout il faut le croire fermement lorsque nous assistons à l'office divin. (...) Considérons donc comment nous devons nous tenir en présence de Dieu » (RB 19,1-2.6).

Maintenant que j'ai voyagé dans le monde entier et participé à la liturgie de pratiquement toutes vos communautés, je me et vous pose cette question sérieuse : nos liturgies, la prière commune dans nos monastères, nous aident-elles vraiment à nous tenir en présence de Dieu ? Expriment-elles vraiment la recherche de l'expérience d'une relation privilégiée avec le Seigneur ? Répondent-elles à cette Présence divine qui nous regarde, nous cherche, qui désire s'unir à nous ?

Entendons-nous : les distractions, le lassitude, la routine sont et seront toujours des pièges. Ce n'est pas là le problème. Mais nous ne devons pas oublier que l'Office divin, quelle que soit la forme dans laquelle nous le célébrons, nous est

donné par l'Église et la tradition monastique comme aide et formation continue à une relation réelle avec Dieu, une relation sponsale, car la liturgie est toujours la prière de l'Épouse qui, unie à l'Esprit Saint, invoque et accueille l'Époux qui vient (cf. Ap 22,17.20).

J'ai l'impression que, malgré les bonnes intentions, la majorité de nos communautés ne vit pas la prière commune de cette façon. Et je ne parle pas seulement des communautés où, pour différentes raisons, la célébration de l'Office manque de qualité. Je me le demande aussi là où les communautés prient bien selon la forme. Nous devons avoir l'humilité d'être sincères sur ce point car, si nous négligeons la substance sponsale de la communion avec Dieu dans la prière, avec le temps la liturgie n'attire plus ni les moines ni les moniales, ni celui qui vient ou devrait venir prier avec nous et vivre avec nous. Ce qui est laid, sec, formel, avec le temps fait seulement grandir la tristesse, et finalement le découragement se transmet à tout le reste de la vie du monastère. Vous n'êtes pas sans savoir que beaucoup sont absents aux offices, pour mille raisons, mais je pense que la raison fondamentale est que nous ne collaborons pas assez pour vivre et exprimer la beauté de la relation avec le Seigneur. C'est comme si, dans une famille, on mangeait toujours mal, comme si on mangeait toujours des plats préparés et vendus dans des barquettes. Avec le temps, on n'a plus envie de manger ensemble...

« Vous êtes une grande famille »

Vous rappelez-vous ce que m'a dit le Pape Benoît XVI quand je l'ai salué durant le Chapitre Générale de 2010 ? Il disait : « Vous êtes une grande famille ! ».

À la fin du Chapitre Général de 2010 j'avais repris cette expression en disant :
« Nous sommes une grande famille.

La véritable nature d'une famille, ce n'est pas d'être un groupe de personnes repliées sur elles-mêmes, défendant son propre cercle et ses intérêts. La véritable nature d'une famille, c'est d'être un anneau dans une chaîne de générations, c'est à dire un groupe de personnes qui se laisse engendrer pour pouvoir engendrer à leur tour. Et cet engendrement se réalise au travers d'une vie commune dans laquelle les membres s'aiment, s'éduquent et s'ouvrent à la fécondité. La famille est un lieu de vie et de travail commun en vue de croître vers un amour toujours plus vrai et gratuit. Elle est un lieu où l'on travaille ensemble à grandir dans la connaissance de la vérité, dans l'expérience de la bonté, dans la contemplation de la beauté. Et tout cela implique de grandir dans l'unité, dans la communion qui permet à la vérité, à l'amour et à la beauté d'être un courant de vie qui circule entre les personnes et se transmet au monde. Saint Benoît nous offre et nous demande de vivre et de croître dans cette expérience, dans laquelle le Christ répond à la soif de bonheur de notre cœur au niveau personnel, au niveau de chacune de nos communautés et de tout l'Ordre.

Nous définir comme « une grande famille » ne veut pas dire mesurer notre taille

mais être conscients que même lorsque nous sommes petits et fragiles, le Seigneur nous appelle à croître ; à croître dans la vie, à croître dans l'amour, dans la communion, à croître dans le don de notre vie pour le Royaume de Dieu qui est l'unité et le salut de l'immense famille humaine. Et ceci, même à travers la mort, puisque, dans le Christ, la loi de la vie est désormais le mystère pascal. »

(Discours de conclusion, Chapitre Général, 9 septembre 2010)

Juste en ces jours a lieu le Synode des évêques sur la famille. Je pense que cet événement devrait nous stimuler à vivre avec responsabilité et gratitude le fait d'être famille dans notre Ordre, dans nos communautés et entre nos communautés. C'est surtout de cette manière que la vie consacrée peut être un soutien pour tous les laïcs qui vivent la vocation matrimoniale et familiale. Et nous aussi, nous pouvons apprendre beaucoup du témoignage de fidélité, d'amour, de sacrifice, d'éducation, de soin que nous offrent les familles, à commencer par les familles qui nous ont donné la vie.

Mais ce que je veux souligner au début de ce Chapitre et après 5 ans d'expérience et de connaissance de la « grande famille » de notre Ordre, c'est surtout que la nécessité de la fraternité, la nécessité d'être famille devienne plus tangible, plus actuelle dans l'Ordre et dans nos relations avec les autres Ordres issus du même charisme. Dans ce sens, je vais poser quelques questions qui pourront accompagner nos réflexions et dialogues de ces jours.

1. Dans une famille, on se connaît, on se côtoie.

Est-ce vraiment notre souci et notre désir de nous connaître, de partager nos joies et nos souffrances, les espérances et les difficultés de notre chemin ?

2. Une famille prend soin de ses membres, surtout des plus fragiles comme les enfants, les aînés, les malades. N'y a-t-il pas dans notre Ordre des communautés qui ressemblent un peu à ces parents ou grands-parents âgés ou malades qu'on abandonne dans les homes, qu'on ne visite jamais, qui doivent continuer à s'occuper de tout comme s'ils avaient encore l'énergie de le faire ? Ou n'y a-t-il pas des communautés encore jeunes, immatures, qui sont comme des orphelins livrés à eux-mêmes sans qu'un adulte les suive, les accompagne, les aide à grandir ?

3. Une famille éduque, prépare à la vie. Nous avons de bonnes forces et de bons cadres de formation que l'Ordre ou des communautés individuelles offrent à tous. Nous avons le Cours de Formation Monastique, nous avons commencé à offrir les Cours pour les Supérieurs, nous avons la Faculté de Heiligenkreuz, les instituts de philosophie et de théologie au Vietnam, etc. Mais je constate qu'il y a encore beaucoup de communautés, surtout de moniales, qui manquent de bonnes possibilités de formation, et déjà au noviciat. Et ce qui manque souvent le plus n'est pas la formation intellectuelle mais la formation à la vie monastique cénobitique, cette formation que l'on ne peut offrir que dans un bon milieu

communautaire, avec des pères, des mères qui accompagnent les personnes sur un chemin de croissance humaine, intérieure, dans la communion avec Dieu et les frères ou sœurs. Il manque souvent une personne qui sache transmettre la formation à la *lectio divina*, à la prière personnelle et liturgique, au partage de la parole de Dieu, au dialogue communautaire, à la lecture des pères et des mères cisterciens, à la connaissance de la Règle de saint Benoît. Il y a aussi un gros effort à faire dans la formation des supérieurs capables de former, d'instruire la communauté, de transmettre le charisme cistercien, bref, pour le dire avec saint Benoît, capables de répandre « dans l'esprit des disciples, comme un levain de la divine justice » (RB 2,5), c'est-à-dire une sagesse qui stimule dans les frères et sœurs la liberté qui vit la vocation avec responsabilité.

D'ailleurs, une bonne famille permet aux enfants de devenir pères et mères, elle forme donc à la vie adulte et féconde et empêchent que les enfants restent éternellement des enfants ou des adolescents, qu'ils deviennent des vieux garçons ou des vieilles filles, qu'ils ne deviennent jamais des personnes mûres dans le don désintéressé de la vie. C'est pourquoi la formation qui n'est attentive qu'à la forme, à ce qui est superficiel, à ce qui apparaît, conduit tôt ou tard à la ruine ou à la division de la famille même.

Qui veut former sans avoir soi-même suivi, qui exige l'obéissance sans avoir jamais obéi, n'est ni père ou mère, mais dictateur et mercenaire qui conduit les brebis à la ruine. Notre Ordre est-il capable d'empêcher de telles aberrations à l'intérieur de sa famille ?

Et n'oublions pas qu'éduquer veut aussi dire corriger. Disposons-nous encore d'instruments suffisants pour pouvoir corriger et reformer une communauté qui pour mille raisons va à la dérive ?

4. **Une famille est solidaire.** Nous parlerons d'un fonds de solidarité. Mais le problème ne doit pas se limiter à la solidarité financière. Il nous faut aussi une solidarité d'aide personnelle, d'aide dans la formation, de soutien fraternel. Une solidarité dans l'amitié. Aussi pour que ceux qui ont besoin d'argent ne s'adressent pas à l'Ordre seulement pour cette raison. Car souvent on a besoin de bien autre chose, et à la longue, le soutien financier n'aide peut-être pas la croissance et la maturation de la communauté. Il est des fois mieux de donner une formation que de l'argent, car sans la formation l'argent serait gaspillé. Nous devons aussi éviter que celui qui a les moyens devienne le « bienfaiteur » qui domine comme une « puissance coloniale » les monastères ou les moines des nations plus pauvres en créant un étrange commerce de personnes et d'aides qui n'est pas bon ni pour l'une ni pour l'autre partie. D'un côté, on ne se responsabilise pas par rapport aux vraies raisons du manque de vocations ; de l'autre côté, on perd facilement la disponibilité de rentrer dans son propre pays pour soutenir la croissance de sa propre communauté, de sa propre Église, de sa propre culture.

5. **Une famille a une mission commune** ou, au moins, soutient la mission de chacun de ses membres. Le Pape nous invite à être tous des évangélistes, chacun dans la forme qui lui est propre. Avec le temps, les communautés de notre

Ordre ont assumé des missions et des œuvres spécifiques. Ces œuvres ne coïncident pas avec le charisme mais doivent l'exprimer. Un monastère demeure cistercien même si, pour différentes raisons, il ne peut plus continuer une œuvre précise, par exemple une école ou une paroisse. Mais si les œuvres continuent, il serait bien que notre charisme bénédictin-cistercien détermine un mode particulier d'exercer cette mission, cette œuvre. Ainsi l'œuvre serait évangélisatrice, parce que notre charisme est une forme de suivre le Christ dans la vie évangélique.

Ma question dans ce contexte est si vraiment dans notre Ordre nous nous soutenons dans cet engagement. Souvent il en est comme si les œuvres ou les missions ad extra de certains monastères n'avaient rien à voir avec la vie de l'Ordre. On sait que tel monastère a une école, une paroisse, qu'il exerce une mission, mais c'est comme si cela ne concernait pas l'Ordre dans son ensemble ou les autres communautés. Pourtant, je vois que les monastères qui assument une œuvre déterminée ont tous plus ou moins les mêmes difficultés, les mêmes soucis. Ou bien je constate que ce que quelqu'un a ou n'a pas est souvent complémentaire avec ce qu'on autre a ou n'a pas. Il serait donc vraiment opportun et utile que nous nous aidions davantage, en partageant les expériences, les difficultés, les aides, en nous offrant la collaboration même entre différents continents. Pour autant que je sache, il n'y a jamais eu une rencontre de tous les monastères de l'Ordre qui ont une œuvre éducative, qui ont des écoles ; pourtant, ils sont nombreux ; ou une rencontre des monastères qui ont des paroisses, ou qui sont liés à un sanctuaire, ou qui ont une importante activité d'accueil d'hôtes, de pèlerins, mais aussi de touristes, car souvent nous vivons dans des monuments de grande valeur ou nous possédons un patrimoine artistique et culturel de grand intérêt.

Toutes ces œuvres et ces missions sont très importantes pour chaque monastère, pour chaque communauté. Il y a des communautés qui sont carrément usées par une œuvre disproportionnée par rapport à leurs forces. D'autres ont trouvé une bonne collaboration avec d'autres instituts religieux ou avec des laïcs. Mais cela aussi devrait faire partie de la mission évangélisatrice qui nous est propre.

Alors, est-ce que l'Ordre ne pourrait pas être un lieu d'échange, de collaboration, d'aide dans le discernement ?

Il y a encore un autre aspect important de cette collaboration. Nous savons que dans certains pays, les œuvres, surtout les écoles, sont menacées par la convoitise du gouvernement hostile à l'Église. Je pense que, s'il y avait une collaboration plus visible entre les institutions semblables des différents pays et continents, cela pourrait être une bonne protection. Si, par exemple, une école d'un pays gouverné par un régime arbitraire était officiellement et visiblement jumelée avec des écoles de nos monastères en Autriche, en Allemagne, en Hongrie, en Italie, aux États-Unis, etc., je pense que ce fait fonctionnerait comme un bouclier contre l'ingérence du gouvernement.

Mais surtout il me tient à cœur qu'il y ait une collaboration plus étroite et substantielle entre les œuvres de l'Ordre, et, je le répète, pas seulement au niveau du soutien financier. Un échange de personnes, même pour une courte période, ferait du bien à tous, car cela ne permettrait pas seulement d'aider les autres dans

différents domaines, mais offrirait à celui qui aide l'occasion d'expériences précieuses. Je le vois moi-même que le séjour dans des pays plus pauvres, où les conditions de vie sont plus précaires, est pour moi d'une grande aide pour la vocation et la conversion à la vie en Christ.

6. **Dans une famille, on a toujours besoin de pardon.** C'est le dernier point que j'aimerais souligner et soumettre à notre réflexion et notre discussion. Aucun groupe humain ne peut rester uni et cheminer ensemble sans redonner de nouvelles forces à l'unité et à la concorde par le pardon miséricordieux de tout ce qui divise ou use la communion. Une famille est faite de personnes très différentes les unes des autres. Les frères et les sœurs ne se sont pas choisis. Les parents non plus choisissent comment seront leurs fils et leurs filles, leur caractère, leurs talents et leurs défauts. Tous doivent apprendre à vivre ensemble en se pardonnant les différences, les distances, et en les harmonisant en une symphonie qui est toujours plus belle qu'un chant ou un son solitaires. Mais cela réclame un cœur qui se dilate dans la miséricorde de Dieu, qui recommence toujours à pardonner, à demander à Dieu l'unité entre nous en priant comme Jésus pour nos « ennemis ». Travaillons- nous vraiment à la réconciliation continue à l'intérieur de l'Ordre ? Il arrive qu'après une incompréhension, un accident, une correction, les relations se gâtent, on évite de se croiser, de se parler, de recommencer. C'est notre orgueil qui retarde ou empêche la réconciliation. Mais nous oublions que de cette façon nous perdons un bien beaucoup plus grand que notre amour propre : nous perdons la communion, la fraternité, l'amitié. Nous renonçons à ce qui est divin, à ce qui est Dieu lui-même qui est Amour, Trinité, pour nous enfermer et nous replier sur un trésor vide, sec, rouillé... Dans ce domaine nous devons tous nous convertir à l'Évangile. Je pense que le Chapitre Général doit servir surtout à cela, à nous réconcilier les uns avec les autres en cherchant une unité plus profonde et plus vraie entre nous pour mieux vivre et exprimer la communion du Christ dans le monde.

Saint Benoît avertit l'abbé du monastère que la communion en Christ est plus profonde que les différences sociales et culturelles : « Car, libres ou esclaves, nous sommes tous un dans le Christ, et nous portons tous les mêmes armes, au service d'un même Seigneur » (RB 2,20). Il lui rappelle que sa tâche est « difficile et laborieuse » parce qu'il doit « conduire les âmes et s'accommoder aux caractères d'un grand nombre – *multorum servire moribus* » (2,31), qu'on pourrait traduire : coutumes différentes, habitudes différentes, cultures différentes.

Cela vaut encore plus pour tout l'Ordre dans son ensemble que pour les communautés particulières. L'Ordre est appelé à vivre son harmonie et son unité dans une variété toujours plus grande de cultures, de langues, de modes de vie. Mais c'est aussi le défi et l'aventure du monde actuel où la facilité de la communication et la tragédie de l'exode en masse de beaucoup de pays nous forcent et nous donnent de vivre toujours plus dans le mélange des diversités humaines. Alors le signe de l'unité et de l'harmonie que notre « grande famille » cistercienne est appelée à offrir aujourd'hui au monde devient encore plus urgent et plus prophétique.

Nous avons besoin d'une régénération de la vie

A ce sujet, j'ai dit il y a quelques semaines, au dernier chapitre du Cours de Formation Monastique de cette année, que « je suis convaincu que la réforme vraie et renouvelée de la vie religieuse doit partir en premier lieu de la prise en charge de ce qui renouvelle le monde. Le monde n'a pas tant besoin du nouveau de la vie consacrée en tant que telle, il n'a pas besoin d'un nouveau autoréférentiel, comme dirait le Pape François. Il a besoin de ce que la vie consacrée commence à l'intérieur d'elle-même le renouvellement du monde dans la charité parfaite du Christ qui est l'amour des ennemis afin qu'ils deviennent frères [cf. Augustin, *Commentaire sur la première Lettre de saint Jean*, 1,9]. Et l'amour des ennemis commence là où on commence à prier pour eux car il est impossible que cet amour vienne de nous ; il commence à vivre en nous par la grâce de la charité de Dieu que notre prière doit mendier et accueillir. Sinon, le nouveau de la vie consacrée ne serait qu'un maquillage, même s'il est spirituel. Le nouveau n'a de sens que si c'est pour vivre en substance la charité parfaite du Christ. »

(www.ocist.org; Chapitres Abbé Général, 2015.09.24)

J'ai ajouté, comme déjà mentionné au début, que la vie consacrée avait plus besoin d'une régénération que d'un renouvellement ou d'une réforme. Une régénération « au service de la régénération de la vie de toute l'Église. Car la régénération n'est possible que si un Autre engendre à nouveau, si on renaît d'en-haut (cf. Jn 3,3). Et cette naissance, cet enfantement que nous pouvons toujours renouveler, c'est précisément l'amour des ennemis (...)

Nous avons tous besoin de régénération et donc de nouvelles paternités et maternités de communion. (...) Nous devons concevoir le renouvellement de notre charisme comme un retour au charisme de saint Benoît et de nos pères et mères cisterciens en tant que *paternité*. Le charisme est une paternité qui engendre dans l'Esprit et dans la charité du Christ. Le charisme est une paternité/maternité qui engendre dans l'Esprit à la vie de communion en Christ. » (ibidem)

Il n'y a pas de mission évangélisatrice plus urgente pour le monde actuel que celle de vivre et de communiquer à tous et à travers tout la communion filiale et fraternelle du Christ.